

## Le déserteur et le vagabond

*L'esprit vagabond. Carnets, d'André Major. Boréal, 325 p.*

François Dumont

---

Number 218, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10262ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dumont, F. (2008). Le déserteur et le vagabond / *L'esprit vagabond. Carnets, d'André Major. Boréal, 325 p. Spirale, (218), 59–60.*

# Le déserteur et le vagabond

L'ESPRIT VAGABOND. CARNETS d'André Major

Boréal, 325 p.

par FRANÇOIS DUMONT

La figure du déserteur hante l'œuvre d'André Major depuis ses tout premiers romans jusqu'aux plus récents. Elle correspond aussi au parcours de l'auteur, jeune cofondateur de *Parti pris* qui, très rapidement, se rebiffa devant les mots d'ordre politiques. À première vue, le choix de Major de se consacrer désormais à l'écriture du carnet relève encore d'une vocation de déserteur, cette fois à l'égard du roman. Le premier livre qu'il a tiré de ses carnets, paru aux Presses de l'Université de Montréal en 2001, avait d'ailleurs pour titre *Le sourire d'Anton ou l'adieu au*

roman. Mais le titre du second, *L'esprit vagabond*, indique une autre orientation: non plus vers l'adieu, mais au contraire vers la présence, fût-ce dans l'instabilité. Le carnet est en effet une proximité en même temps qu'une marge, et s'affirme ici, plus encore que dans *Le sourire d'Anton*, comme une forme assumée qui rivalise avec le roman plutôt que d'être le pis-aller dont il se donnait d'abord les allures.

L'écriture de ces carnets couvre les années 1993 et 1994. Les notations ne sont pas quotidiennes, même si l'écriture témoigne d'une pratique plus soutenue que celle des années 1975-1992

qui faisaient l'objet du *Sourire d'Anton*. Major a revu ces notes avec plus de dix ans de recul et il est impossible de départager le regard de la période initiale et celui de la révision. Il s'agit, semble-t-il, tout à la fois de conserver une prise directe sur la pensée telle qu'elle se fait dans l'immédiat et de porter l'écriture à la plus grande précision possible par un travail distancié sur les textes.

Dans les premières pages de *L'esprit vagabond*, André Major paraît ambivalent à l'égard de la forme du carnet, n'y voyant d'abord « au mieux qu'un aide-mémoire, au pire qu'un refuge », puis, dans le même passage, « un lieu d'ex-

périmentation spirituelle » pour celui qui « tente de se refaire une identité fondée sur autre chose que l'écriture tout en y recourant ». Il faudrait dépasser l'écriture, mais sans fuir pour autant dans la fiction, que Major persiste à voir comme un leurre qui conduit l'écrivain sur le terrain de l'adversaire: « Que signifie la notion de fiction dans un monde où tout est "novellisable", où le moindre événement devient fiction hollywoodienne ou télévisuelle, où l'information elle-même n'est diffusable qu'à la condition d'être mise en scène et mélodramatisée? » Il s'agit dès lors, dans ces carnets, de refuser le mode même de représentation qu'imposent

Max Wyse, *Festin des glaneurs*, (122 x 122 cm), 2005.  
Photo : Guy L'Heureux



les médias. Mais il s'agit aussi de répondre aux agressions de la bêtise. Major, qui fut longtemps réalisateur à la radio de Radio-Canada et qui a vécu de l'intérieur le déclin de cette institution qui fut jadis une alliée importante de la littérature, cible particulièrement les médias: l'état dégradé de la langue et les outrances d'un féminisme convenu. C'était déjà le cas dans *Le sourire d'Anton*, et bien que l'auteur tente de se détacher du « style imprécatoire » de son livre précédent, il est forcé de constater qu'« on ne change pas de registre comme de chemise ». Il continue donc de noter ses indignations, par exemple au sujet du sort réservé aux Amérindiens, thème qui revient à quelques reprises, mais sans jamais laisser entendre que l'écriture pourrait y changer quoi que ce soit, tant la littérature semble définitivement évacuée de l'espace public, sauf dans ses manifestations caricaturales.

## Se dégager

Mais la distance n'est pas uniquement subie: le carnetiste y travaille lui-même. L'exaspération à l'égard des médias renvoie à une tentative de se dégager de l'horizon national, volonté dont témoignait aussi le livre précédent. En effet, les médias constituent, dans *L'esprit vagabond*, la principale expression de la nation, comme si cette rumeur publique étouffait toute autre voix et conduisait à une uniformisation et à un rapetissement à quoi le carnetiste ne pouvait opposer que la contemplation de la nature. Ces moments de recueillement apparaissent telles des échappées hors des discours. Dans ces passages, récurrents mais espacés, Major se rapproche d'un Henry David Thoreau ou d'un Pierre Morency, mais sans jamais abandonner son attitude d'étranger, qui connaît par exemple les plantes mais pas les oiseaux, et qui concentre son regard sur certaines figures privilégiées, le bouleau blanc, notamment, se détachant à l'occasion de quelques promenades. Celles-ci ne conduisent jamais très loin du chalet où l'auteur aime à se réfugier: il ne faut pas marcher longtemps pour retrouver le monde dévasté.

André Major évoque souvent la nation québécoise, « à genoux devant elle-même », selon la formule qu'employait Witold Gombrowicz à propos de la Pologne. Cette insistance témoigne d'un attachement, mais rien n'arrive à faire vraiment contrepoids à ce diagnostic. La nature, bien qu'elle soit la principale source des moments d'apaisement, ne

saurait suffire à le réconcilier avec le pays. Et la présence des proches, au sujet desquels Major reste très pudique, se manifeste d'abord par le souvenir. Le silence du père et la dureté de la mère sont notamment évoqués et il s'agit surtout de se délivrer de ce qu'ils ont légué. L'éloignement paraît irrémédiable et ce n'est certes pas par le souvenir que le présent pourra trouver un sens. Ce serait plutôt malgré le souvenir, ainsi que le laisse croire le « Bref essai d'autobiographie », l'un des rares moments où le discontinu est provisoirement conjuré. La cohérence du parcours s'y construit négativement, par la succession des désillusions, de sorte que l'auteur ne peut trouver de prolongement possible que dans l'espérance

modèles, cherchant à circonscrire les possibilités d'une tonalité qui, du point de vue de la lecture aussi, se voit préférée aux stratégies du roman, lesquelles ne seraient au mieux qu'un détour. On croise notamment les carnets, cahiers, lettres ou journaux d'Elias Canetti, de Witold Gombrowicz, de Kazimierz Brandy, de Peter Handke, d'André Gide, de Julien Gracq, de Franz Kafka, d'Ernst Jünger, de Georges Perros et d'Anton Tchekhov, auteur admiré entre tous. Comme lorsqu'il s'agit du roman, Major convoque très peu de références québécoises, visant avant tout une « identité élargie ». Il la cherche à l'occasion dans la poésie, mais il tient à l'écart les constructions des sciences, de la philosophie et des arts.

au « sentiment assez confus de redevenir un apprenti et d'acquérir en même temps la maîtrise de [s]a propre voix ».

Malgré cet apaisement relatif de la fin (qui n'est après tout que la fin arbitraire d'une année), plusieurs discordances sont présentes dans ce livre: entre la contiguïté et l'éloignement, entre le présent de la notation et celui de la révision, entre le pouvoir de l'écriture et les illusions de la fiction, entre le bruit médiatique et le silence de la nature, entre l'ambition et le renoncement, entre soi-même et son personnage. Le vagabondage se fait moins par les caprices de la rêverie que par des tensions qui ne cessent de se nouer et de se dénouer sur des plans et à des

**De cette façon, le carnet se révèle proche du roman,  
et tout particulièrement du roman réaliste, esthétique qui  
singularise l'œuvre de Major dans la littérature québécoise.  
Voici donc que le carnet se présente non plus comme une voie  
étrangère aux écrits antérieurs, mais comme un prolongement  
inattendu en même temps qu'un renouvellement.  
C'est ce qu'on lit à la toute fin, où, sous le signe de la modestie,  
le doute à l'égard de la valeur littéraire du carnet semble céder  
la place au « sentiment assez confus de redevenir un apprenti et  
d'acquérir en même temps la maîtrise de [s]a propre voix ».**

que ce qu'il sent soit plus vrai que ce qu'il constate: « Ce n'est pas par fidélité à une mythologie personnelle qu'il persiste dans la voie douteuse de la désertion. C'est parce qu'il n'a pas trouvé en lui ni autour de lui une issue plus praticable. [...] Parce que sous les cendres d'une dévastation intérieure couvent — il le sait, il le sent — les braises d'une parole vive ». La récapitulation impose la lucidité, mais c'est en dépit des leçons qu'elle donne qu'il faut trouver des raisons de continuer. Mieux vaut se tourner vers les livres: bien davantage que le vécu, c'est la lecture qui nourrit d'abord et avant tout, dans ces carnets, le vagabondage de l'esprit.

## Virtualités du carnet

La bibliothèque de carnets, cahiers et journaux rassemblée dans *L'esprit vagabond* est considérable. Plusieurs romanciers continuent de compter parmi les références privilégiées de Major, mais les nombreuses notes de lecture montrent bien qu'il se tourne vers les auteurs d'écrits intimes comme vers des

Une autre écriture se profile aussi: la dernière expérience romanesque de l'auteur. C'est en effet au cours de cette période que Major écrit *La vie provisoire*, qui paraîtra en 1995. C'est donc bien ici, davantage que dans *Le sourire d'Anton*, que se concrétise « l'adieu au roman ». Il s'agit sans doute là de l'un des aspects les plus fascinants de ce livre. Le protagoniste de ce roman en cours, que Major appelle « mon déserteur », proche de l'écrivain, impose son autonomie, mais plus encore: il fait naître chez l'auteur la conscience aiguë d'être lui-même, dans ses carnets, une sorte de personnage. De cette façon, le carnet se révèle proche du roman, et tout particulièrement du roman réaliste, esthétique qui singularise l'œuvre de Major dans la littérature québécoise. Voici donc que le carnet se présente non plus comme une voie étrangère aux écrits antérieurs, mais comme un prolongement inattendu en même temps qu'un renouvellement. C'est ce qu'on lit à la toute fin, où, sous le signe de la modestie, le doute à l'égard de la valeur littéraire du carnet semble céder la place

degrés différents. Devant ces variations qui le laissent parfois démuni, l'auteur en appelle à la collaboration amicale du lecteur, citant Montaigne: « la parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute ». Cette présence du lecteur compte d'ailleurs parmi les raisons pour lesquelles les fragments du carnet sont préférés à la visée totalisante du roman; Major cite à cet égard un commentaire de Mona Ozouf à propos du fragment chez Nietzsche: « quand les formes longues demandent toujours peu ou prou votre reddition, les formes brèves ne veulent que votre réaction ». Ainsi, chez Major, choisir le carnet, c'est pour une part s'isoler, mais c'est aussi faire appel. Par rapport au refus du déserteur, l'attitude du vagabond est davantage une errance qu'une fuite; car s'il renonce à se fixer, le vagabond ne renonce pas pour autant au monde. Il faut à la fois prendre distance et se rapprocher, au risque du ressassement ou du piétinement, pour « rendre le monde plus lisible ». ☉